

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 53 (1989)
Heft: 209-210

Artikel: L'évolution des sonantes ibéro-romanes et la chute -n-, -l- en gallaïco-portugais
Autor: Carvalho, Joaquim Brandão de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉVOLUTION DES SONANTES IBÉRO-ROMANES ET LA CHUTE DE -N-, -L- EN GALLAÏCO-PORTUGAIS

1. La « chute » des sonantes latines -N- et -L- intervocaliques, ainsi que la simplification des géminées -NN- et -LL- correspondantes, constitue le changement phonétique le plus caractéristique et le plus frappant du domaine gallaïco-portugais.

Nulle autre langue romane n'atteste pareille solidarité dans ce type d'évolution: si -N- tombe aussi en gascon, par exemple, et si -NN- s'y réduit de même à [-n-], -L- y est en revanche préservée de la syncope et -LL- > [-r-], [-t] suppose un processus plus complexe qu'une simple réduction; si -N- et -L- s'amuïssent en sarde campidanien et en gallo-italique de Sicile, la gémination de -NN- et -LL- y est toutefois sauvegardée.

Pourtant, la plupart des autres traits phonétiques du gallaïco-portugais constituent des cas de conservation et ne paraissent spécifiques de cette zone que par comparaison avec les données — bien plus révolutionnaires en général — présentées par l'espagnol (castillan) voisin; nombre d'entre eux se retrouvent bien souvent, en effet, en léonais, aragonais, catalan, mozarabe et ailleurs dans la Romania occidentale.

Telle est la double originalité du développement suivi, dès le IX^e siècle, par les sonantes dans l'angle nord-ouest de la Péninsule ibérique⁽¹⁾: changement spécifique et changement tout court dans un domaine linguistique géographiquement marginal et fondamentalement conservateur. Or ces caractères propres des solutions gallaïco-portugaises paraissent néanmoins quelque peu oubliés dans la seule interprétation structurale des faits qui ait jusqu'à aujourd'hui été proposée: celle d'André Martinet⁽²⁾,

(1) Sur la conservation primitive de -N- et -L- dans la moitié sud de l'actuel territoire portugais, cf. R. Menéndez Pidal, *Orígenes del español*, Madrid, 1950, pp. 432-433; J.G. Herculano de Carvalho, « Moçarabismo linguístico ao sul do Mondego », *Estudos linguísticos*, vol. 1, Lisboa, 1964, pp. 127-138; C. de Azevedo Maia, *Os falares do Algarve*, Coimbra, 1975, pp. 38-48.

(2) A. Martinet, « La lénition en celtique et les consonnes du roman occidental », *Économie des changements phonétiques*, Berne, 1970, pp. 257-296.

développée par Bertil Malmberg⁽³⁾, qui, bien au-delà des données locales qui nous intéressent ici, concerne l'ensemble du roman de l'ouest.

Nous nous proposons ici de montrer, dans un premier temps, les limites de la théorie du grand linguiste français. Nous tâcherons, pour notre part, de mettre en évidence ce qui, dans les données dialectales hispaniques, appelle un certain assouplissement de l'explication structurale classique. Enfin, il sera montré comment ce cadre théorique révisé permet de mieux cerner les évolutions particulières et notamment les développements gallaïco-portugais, à la fois dans ce qu'ils partagent avec les autres parlers péninsulaires et dans ce qui leur appartient en propre.

2. Le modèle de Martinet et ses limites.

2.1. Martinet postule qu'à un certain stade de l'évolution du latin dans la partie occidentale de l'Empire, les oppositions entre consonnes simples et géminées se sont transphonologisées, sous l'effet de la tendance des secondes à se simplifier, en une *distinction de force*, les géminées se résolvant en des consonnes « fortes » /-C-/ et les simples en des consonnes « faibles » /-c-/, d'où le développement distinct constaté en roman de l'ouest pour chacune de ces deux séries de phonèmes, en particulier parmi les sonantes intervocaliques ibéro-romanes.

D'autre part, cette transphonologisation à l'intervocalique a eu, sur les consonnes initiales, des répercussions dont le destin des sonantes /n-/, /l-/ et, surtout, /r-/ dans maints dialectes ibéro-romans atteste aujourd'hui l'ampleur primitive. Les deux termes « fort » et « faible » n'étaient distinctifs qu'à l'intervocalique :

- (1) a. *caRu : *caru (< *CARRU : CARU)
- b. *gaLu : *malu (< GALLU : MALU)
- c. *aNu : *manu (< ANNU : MANU)

La sonante initiale de mot se serait comportée comme un archiphonème : on aurait eu la variante forte (*R-, *L-, *N-) après un mot finissant par consonne (cf. ib.-rom. *honrra* < *HONÖRA, it. *a ccasa* < *AT CASA),

(3) B. Malmberg, « Gémination, force et structure syllabique en latin et en roman », *Phonétique générale et romane*, Paris-La Haye, 1971, pp. 343-348; « La structure syllabique de l'espagnol », *ibid.*, pp. 389-404; « Linguistique ibérique et ibéro-romane : problèmes et méthodes », *Linguistique générale et romane*, Paris-La Haye, 1973, pp. 382-423; « Aspectos estructurales de la diferenciación fonética del castellano », *ibid.*, pp. 344-355; « L'extension du castillan et le problème des substrats », *ibid.*, pp. 335-343.

(2) léonais

- a. ñweite < NOCTE
- b. año < ANNU : mano < MANU
- c. λuna < LUNA
- d. gaλo < GALLU : malo < MALU

(3) gall.-ptg.

- a. noite < NOCTE
- b. ano < ANNU : mão < MANU
- c. lua < LUNA
- d. galo < GALLU : mao < MALU

(4) catalan

- a. lluna < LUNA
- b. valla < VALLA : mala < MALA

(5) gascon

- nino < NINNA : luo < LUNA

(6) $[\bar{r}] < {}^*R-, {}^*-R- < \text{lat. } r-, -rr-$

(7) $[r] < {}^*-r- < \text{lat. } -r-$

(8) [p, t, k] < *P-, *T-, *K-; *-P-, *-T-, *-K-
 < lat. p-, t-, k-; -pp-, -tt-, -kk-

(9) [b, d, g] < *-p-, *-t-, *-k- < lat. -p-, -t-, -k-

6

2.2. La théorie de Martinet est bien connue et d'un accès facile; nous ne nous étendrons pas davantage dans son exposition. Nous voudrions plutôt souligner ici trois faiblesses du modèle exposé.

2.2.1. En premier lieu, s'il est vrai que ce modèle nous aide à découvrir une constante dans la diversité des formes attestées en soulignant l'évolution divergente des sonantes fortes (< initiales et géminées) et faibles (< simples intervocaliques) il ne nous renseigne toutefois en rien sur la divergence bien connue entre les solutions — fortes et faibles — adoptées par les sonantes intervocaliques gallaïco-portugaises:

- (10) a. -NN- : -N- > -n- : Ø
b. -LL- : -L- > -l- : Ø

et celles, par exemple, du castillan ou du catalan :

- (11) a. -NN- : -N- > -ɲ- : -n-
b. -LL- : -L- > -λ- : -l-

(10) et (11) apparaissent, au plus, comme «deux solutions du même dilemme structural»⁽⁴⁾; néanmoins, l'explication de Martinet fait purement et simplement abstraction des interrogations que ne peut manquer de soulever au demeurant le *choix* de l'une plutôt que de l'autre solution par chacun des divers dialectes considérés.

Or la divergence dialectale nous paraît en l'occurrence d'autant plus curieuse que les solutions (10) et (11) semblent constituer en quelque sorte le pendant inverse l'une de l'autre du point de vue phonético-phonologique: en effet, si la première reste proche du modèle de la lénition consonantique générale — les géminées se réduisant et les simples s'effaçant:

- (12) /-tt-/ > /-t-/ > /-d-/ > /-δ-/ > -Ø-
/-nn-/ > /-n-/ > -Ø-
/-ll-/ > /-l-/ > -Ø-

la palatalisation exprimée par la seconde suppose, d'après Martinet lui-même, une «transmutation du supplément de durée et d'énergie» de -NN- et -LL- en une plus large occlusion⁽⁵⁾, ce qui implique la conservation première de la quantité consonantique éliminée en (10).

(4) Malmberg, «Linguistique ibérique et ibéro-romane...», pp. 402-403.

(5) Martinet, *op. cit.*, p. 276. Signalons que la palatalisation espagnole de -NN-, -LL- est attribuée à l'«expressivité» par C. Hagège et A. Haudricourt, *La phonologie panchronique*, Paris, 1978, p. 117.

Une telle divergence n'est, en fait, qu'un cas particulier du phénomène bien plus général et frappant que constitue la diversité des solutions présentées par les sonantes latines nasales et latérales en roman de l'ouest face à la relative homogénéité du traitement subi tant par les occlusives que par les vibrantes.

2.2.2. Celles-ci apparaissent, d'autre part, à l'égard de la théorie de Martinet, comme les seules sonantes au comportement en tous points régulier (cf. (6, 7)). Il existe, en effet, dans le domaine ibéro-roman, nombre d'exceptions à l'«extension analogique» aux sonantes initiales de la valeur «forte» des anciennes géminées: en castillan d'abord, où, si -NN- et -LL- se palatalisent (cf. (11)), N- et L- n'en sont pas moins représentées par /n-/ et /l-/(⁶); en catalan et en gascon ensuite, qui, tout en confondant -LL- et L- pour le premier (cf. (4)) et -NN- et N- pour le second (cf. (5)), différencient pourtant, respectivement, -NN- : N- (> /-ɲ-/ : /n-/) et -LL- : L- (> /-r-/ , /-t-/ : /l-/).

2.2.3. Troisièmement, enfin, la généralisation aux occlusives de l'alternance «fortes»/«faibles» postulée à l'initiale, pose au moins trois problèmes, reconnus par Martinet lui-même(⁷). D'abord l'absence de «preuve directe que les occlusives initiales de mot en position forte [i.e., après consonne] aient jamais été renforcées au point de devenir identiques aux fortes correspondant aux géminées latines». D'autre part, une telle alternance est à la fois contradictoire et inutile: contradictoire, car la variante faible de /t-/ initial n'eût alors pas manqué d'être identifiée avec /d-/, «partenaire faible», par définition, de /t-/; inutile, puisque, dès lors, «il n'y avait pas besoin de changer *t* en *T* pour le maintenir distinct de son partenaire» et, plus généralement, «pour expliquer la suite [du] développement» des occlusives. Et Martinet de conclure en laissant la question «pendante».

(6) Cf. Malmberg, «Aspectos estructurales...», p. 349. Martinet (*op. cit.*, p. 285) attribue cast. *n-* et gasc. *l-* à l'«influence perturbatrice du basque»; mais, dans ce cas, comment expliquer cat. *n-*? Quant à cast. *l-*, au lieu du **ll-* attendu, la raison en est, pour Martinet (*ibid.*, pp. 283-284), la palatalisation bien connue PL-, FL-, CL- > *ll-*, qui aurait inhibé la dérive de L- «forte»; le léonais, pourtant, confond *ll-* < L- et *ll-* < PL-, FL-, CL-, et l'aragonais conserve à la fois L- (> *l-*, alors que -LL- > -*č-*, -*t-*) et PL- FL, CL-: cf. D. Catalán, «Dialectología y estructuralismo diacrónico», *Miscelánea homenaje a André Martinet*, 3, La Laguna, 1962, pp. 79-80.

(7) Martinet, *op. cit.*, pp. 284-285. Cf. aussi Malmberg, «Linguistique ibérique et ibéro-romane...», pp. 401-402.

3. Lénition et structure syllabique.

3.1. C'est à ce stade de la recherche que parurent divers articles de Malmberg et, à leur suite, la thèse de Germán de Granda⁽⁸⁾. Ces études ont représenté, à notre sens, un grand pas en avant, en intégrant à la théorie pionnière de Martinet la notion, jusqu'alors absente, de *syllabe*. Toutefois, quelques-unes des conséquences de ce changement de perspective restent largement implicites dans ces travaux. Nous allons donc commencer par rapporter l'hypothèse de départ de Malmberg, dont nous essaierons de tirer toutes les conséquences pour l'éclaircissement de la question des sonantes du roman de l'ouest en général et notamment du gallaïco-portugais.

3.1.1. Selon le linguiste suédois, qui s'inspirait d'une idée jadis formulée par Amado Alonso⁽⁹⁾, l'évolution phonétique du latin tardif et du roman de l'ouest en particulier a tendu vers un équilibre de la syllabe qui « implique d'un côté (...) un *affaiblissement* de tout élément *implosif*, avec une chute complète comme le résultat final, et une réduction des possibilités distinctives par rapport à la position explosive (...); de l'autre pourtant aussi une tendance au *renforcement* des éléments initiaux de syllabe, tout particulièrement de la consonne initiale, porteuse, elle seule, des distinctions consonantiques admises par le système en cause »⁽¹⁰⁾.

Ceci étant posé, deux remarques s'imposent, qui nous sont dictées par ce que l'on sait de la structure de la syllabe.

3.1.2. D'une part, comme le souligne Malmberg⁽¹¹⁾, il est clair que la réalisation d'un tel équilibre syllabique dépend étroitement de la position de la syllabe dans le mot. Si le renforcement de l'explosion peut aisément avoir lieu à l'initiale, position forte entre toutes, il n'en va pas de même à l'intervocalique, où cette tendance peut se trouver en interaction avec la

(8) G. de Granda, *La estructura silábica y su influencia en la evolución fonética del dominio ibero-románico*, Madrid, 1966.

(9) A. Alonso, « Una ley fonológica del español. Variabilidad de las consonantes en la tensión y distensión de la sílaba », *Estudios lingüísticos. Temas españoles*, Madrid, 1951, pp. 288-303.

(10) Malmberg, « Linguistique ibérique et ibéro-romane... », p. 400. Cf. aussi Granda, *op. cit.*, p. 127. A signaler deux autres études menées sous une optique semblable, celle de S. Kiss, qui confirme les vues de Malmberg concernant la dérive syllabique du latin tardif : *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, Debrecen, 1971 ; et celle de M. Sala sur l'évolution du roumain, *Contributions à la phonétique historique du roumain*, Paris, 1976.

(11) Cf. Malmberg, *op. cit.*, pp. 400-401.

tendance inverse à l'ouverture de la syllabe précédente, dont la simplification des géminées — i.e., la chute de leur premier élément, implusif⁽¹²⁾ —, la sonorisation et la spirantisation des simples ne sont que des manifestations remarquables.

3.1.3. D'autre part, comme l'a surtout relevé Granda⁽¹³⁾, le renforcement de l'explosion tout comme l'affaiblissement de l'implosion ne sauraient affecter prioritairement au même point les mêmes types consonantiques. Des consonnes fortes telles que les occlusives n'ont, pour ainsi dire, pas besoin de se renforcer à l'explosive; en revanche, elles seront les premières à s'affaiblir à l'implosive. À l'inverse, ce sont des consonnes faibles telles que les sonantes qui résistent le mieux à l'implosive, mais qui sont les plus susceptibles de se renforcer à l'explosive. Il en résulte, on le voit, un double rapport hiérarchique ordonnant inversement les différentes consonnes d'après leur plus ou moins forte propension à se renforcer à l'explosive et à s'affaiblir à l'implosive.

3.2. De ces deux faits nous nous permettrons, pour notre part, de déduire trois conséquences majeures pour la compréhension de la dynamique du consonantisme roman occidental.

3.2.1. En premier lieu, étant donné le caractère peu plausible d'un renforcement des occlusives en début de syllabe voire de mot, il n'est nullement besoin de postuler, à l'instar de Martinet, une ancienne alternance contextuelle entre occlusives fortes et faibles à l'initiale. Si, comme l'admet Martinet lui-même (cf. 2.2.3.), sourdes et sonores correspondaient respectivement, à l'initiale, aux catégories proto-romanes des « fortes » et des « faibles », leur simple conservation, face à l'affaiblissement des sourdes simples et des sonores à l'intervocalique, suffit à prouver l'identification et le maintien d'une opposition de « fortes » à « faibles » en roman de l'ouest. En d'autres termes, l'absence de changement est aussi un changement.

Or, sous ces conditions, ce n'est plus le trait de « force » des anciennes géminées qui se voit étendu « analogiquement » aux initiales, mais bien, à l'inverse, l'opposition de force (ou de sonorité), stable à l'initiale, qui se substitue à celle de simple à géminée à l'intervocalique, lorsque les consonnes doubles se réduisent et que les anciennes sonores s'amuïssent en vertu de la tendance à l'ouverture syllabique.

(12) Cf. id., « Gémination... », p. 345.

(13) Granda, *op. cit.*, pp. 54-56 notamment. Cf. aussi Malmberg, « La notion de 'force' et les changements phonétiques », *Phonétique générale et romane*, pp. 281-286; « Gémination... », *ibid.*, pp. 345-346.

3.2.2. On le voit, ceci nous conduit à *dissocier* l'évolution des occlusives de celle, tout aussi générale, des vibrantes. Ici /-r-/ explosif s'est incontestablement trouvé renforcé en position forte (cf. *rroda*, *honrra*), ce qui concorde avec le caractère faible de cette consonne (cf. 3.1.3.). De même, l'opposition /-rr-/ : /-r-/ a quasiment partout été maintenue telle quelle⁽¹⁴⁾, ce qui ne fait, là encore, que confirmer la plus grande stabilité d'une sonante implosive telle que /-r(r-)/ face à celle d'une occlusive dans la même position. En somme, dans le cas des vibrantes, le nouvel équilibre syllabique roman occidental a exclusivement affecté l'explosion et non point, comme pour les occlusives, l'implosion.

Il y a certes identification, tant parmi les occlusives que parmi les vibrantes, de deux séries de phonèmes, « forts » et « faibles » ; cependant, étant donné à la fois l'inexistence, parmi les vibrantes, d'une telle distinction à l'initiale et la plus grande résistance de -RR- : -R- à l'intervocalique, l'extension du trait « fort » suit ici le chemin inverse à celui que connaissent les occlusives : comme le postulait Martinet, il s'étend de la forte intervocalique à l'initiale correspondante.

3.2.3. Toutefois, aussi opposées soient-elles, la dérive des occlusives et celle des vibrantes apparaissent — par opposition à celle des autres sonantes — comme les seuls développements généraux, communs à l'ensemble du roman de l'ouest et, donc, de toute évidence, comme les plus anciens. Ceci est particulièrement remarquable, car on peut, en fait, y voir l'indice d'un conflit entre deux tendances primitives ayant pour objet le sous-système des nasales et des latérales : l'une, dont le foyer se situe au pôle « fort » (cf. 3.1.3.) des occlusives, pousse, pour ainsi dire, à la lénition (telle que nous la concevons ici : cf. 3.2.1.) ; l'autre, provenant du pôle « faible » constitué par les vibrantes, tendrait à sauvegarder l'ancienne distinction de simple à gémée, voire à étendre à l'initiale la valeur « forte » de la seconde (cf. 3.2.2.)⁽¹⁵⁾. C'est une telle hypothèse que nous allons à présent développer.

(14) Comme on le sait, la prononciation dorsale de la vibrante est récente en français ; il en va de même de celle de ptg. *r-* et *-rr-* au Brésil et à Lisbonne : cf. J. Reighard, « La vélarisation de l'*r* en français et en portugais », *Linguistique comparée et typologie des langues romanes*, 2, Aix-en-Provence, 1985, pp. 311-323.

(15) L'absence de coïncidence absolue, dans certains dialectes, entre les résultats de -NN- et -LL-, d'une part, et ceux de N- et L-, d'autre part (cf. 2.2.2. et note 6), proviendrait, dès lors, du mélange, selon les contextes syllabiques, des deux influences : les initiales se renforcent (d'où *n-*, *l-*) sous l'influence de R- = -RR- ou restent inchangées (*n-*, *l-*) sous celle de la dérive des occlusives.

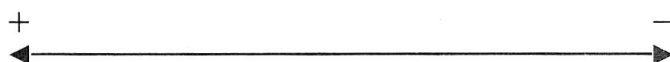
4. La dérive primaire de l'implosion.

4.1. Nous posons que l'affaiblissement de l'implosion, dont dépend la simplification des géminées, obéit, en roman de l'ouest, à un *ordre implicationnel*. Il convient ici de préciser ces deux notions.

4.1.1. Il faut entendre par « ordre » le fait que les consonnes implosives se comportent face à l'implosion en fonction d'une hiérarchie de stabilité inversement proportionnelle à leur « force » : dans une position faible telle que l'implosive, les consonnes seront d'autant plus stables qu'elles sont faibles, et d'autant moins stables qu'elles sont fortes (cf. 3.1.3.).

La force des consonnes et, partant, leur stabilité à l'implosive se définissent en fonction d'un double paramètre. Le premier correspond, approximativement, à l'échelle classique d'aperture de Jespersen ; ainsi les faits hispaniques tendraient à indiquer la hiérarchie de stabilité (13) :

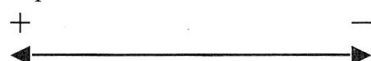
(13) Vibrantes Latérales Nasales Fricatives Occlusives



Cf., au demeurant, AMAT > rom. **ama*, mais AMAS > **amas*; MENSA > **mesa*, mais SALSA > **salsa* (cf. cat. *salsa*); SALTU > port. *souto*, mais PORTA > port. *porta*.

D'autre part, les ordres consonantiques se distinguent aussi par leur plus ou moins grande stabilité à l'implosive ; ainsi la différence entre le traitement de l'opposition -MM- : -M- (partout neutralisée) et celui de -NN- : -N- (partout conservée) tendrait à conforter un second paramètre de stabilité (14) :

(14) Apicales Dorsales Labiales



Cf., du reste, les finales lat. -T, -C, -L, -R, mais *-P (-M, issue de *-N, n'étant, probablement, labiale qu'à la liaison, i.e. à l'explosive).

4.1.2. L'affaiblissement des implosives s'étend de façon « implication-

S'agissant des nasales et des latérales, il faut, en tout état de cause, dissocier en principe l'évolution des initiales de celle des intervocaliques : l'identification des premières avec les géminées ne saurait, en dehors du cas de la vibrante, revêtir le caractère d'une règle catégorique ; l'évolution des unes et des autres est largement autonome, même si, comme on le verra (cf. note 18), les deux positions restent soumises à un conditionnement analogue.

nelle» le long des deux axes (13) et (14). Il faut entendre par là, d'une part, que si, par exemple, un dialecte réduit les sonantes géminées aux simples qui leur correspondent — i.e., s'il affaiblit les implosives les *plus* stables (ex.: le gallaïco-portugais), il a *nécessairement* réduit aussi, auparavant, les occlusives et fricatives géminées — i.e., il a aussi et obligatoirement affaibli les implosives les *moins* stables (comme c'est le cas de l'ensemble du roman de l'ouest).

D'autre part, *la réciproque n'est pas vraie*, comme l'atteste toute l'immense zone (léonais, castillan, aragonais, catalan) où, si les occlusives géminées se sont normalement réduites, -RR- subsiste et les résultats (le plus souvent palatalisés) de -NN- et -LL- témoignent d'une longue persistance de la gémination, conservée par ailleurs, jusqu'à nos jours, en haut aragonais⁽¹⁶⁾.

A une échelle plus fine, ceci implique que la réduction -RR- > *-r- présuppose -NN- > -n- et -LL- > -l- mais nullement le contraire, comme l'attestent, là encore, le gallaïco-portugais, qui a -rr- mais -n-, -l-, voire les autres parlers péninsulaires, qui ont fini par simplifier, à leur façon, -NN- et -LL- mais non -RR-.

Enfin, -LL- > -l- implique -NN- > -n- mais le second changement est indépendant du premier: c'est ce que nous révèle le gascon, qui offre -NN- > -n- en même temps que -N- > Ø, mais -LL- > -r- avec -L- > -l-, ce qui présuppose une étape rétroflexe -LL- > *-(l)l- > -r-⁽¹⁷⁾ et, partant, la conservation primaire de la géminée⁽¹⁸⁾.

(16) Cf. A. Badía, *El habla del valle de Bielsa*, Barcelona, 1950; Granda, *op. cit.*, pp. 98, 109; A. Zamora, *Vicente, Dialectología española*, Madrid, 1979, p. 233.

(17) Cf. W. Förster, «Nachträge zum bibelot-Aufsatz», *Zeitschrift für romanische Philologie*, 22, 1898, pp. 511-512; G. Rohlfs, «Zur Entwicklung von -ll- im Romanischen», *Philologisch-philosophische Studien: Festschrift für Eduard Wechssler*, Jena-Leipzig, 1929, p. 392; *Le gascon: Études de philologie pyrénéenne*, Halle, 1935, § 387; R.L. Politzer, «On the development of lat. -ll- to -dd- in Romance», *Modern language notes*, 69, 1954, pp. 325-331.

(18) De même, la zone (asturienne) à N- > ɲ- est entièrement comprise dans l'aire léonaise à L- > λ- (cf. D. Catalán, «Resultados ápico-palatales y dorso-palatales de -ll-, -nn- y de ll- (< l-), nn- (< n-)», *Revista de filología española*, 38, 1954, pp. 1-44), laquelle, faut-il le rappeler, se trouve à son tour englobée dans le domaine général roman à R- > rr-: autrement dit, le renforcement de N- suppose celui de L- sans que la réciproque soit vraie (cf. le catalan), tout comme celui de L- implique celui de R- mais nullement l'inverse. La dérive des initiales obéit donc au même ordre implicationnel que celle des intervocales, qu'il y ait ou non d'identification C- = -CC- (cf. note 15).

4.2. Le mécanisme de l'affaiblissement de l'implosion, tel qu'il ressort de la simplification des géminées dans l'aire péninsulaire et gasconne, peut dès lors se schématiser de la façon suivante :

	→	Latin
-(p)p-	-(k)k-	-(t)t-
		-(s)s-
-mm-		Bielsa (Haut Aragon)
		Léon., Cast., Ar., Cat.
		-nn-
		Gascon
		-ll-
		Gallaïco-portugais
		-rr-

TABLEAU 1

Diffusion implicationnelle de la réduction des géminées

4.2.1. Seul dans le domaine ibérique le gallaïco-portugais se trouve donc avoir étendu la lénition consonantique à la plupart de ses sonantes. Il est toutefois à remarquer que, conformément en cela à la dynamique implicationnelle de notre système, un tel développement est postérieur à l'évolution des occlusives et des fricatives : cf.

(15) MAN!CA > *mániga > ptg. manga (*et non* *mãiga)

(16) PUL!CA > *púliga > ptg. pulga (*et non* *puiga)

En vérité, ainsi que le montrent (17, 18) :

(17) PANE > *pan > ptg. pão (*et non* *pãe)

(18) SALE > *sal > ptg. sal (*et non* *sai)

la chute de -N- et -L- ne peut avoir eu lieu avant le VIII^e siècle, époque à laquelle on situe l'apocope de -E atone⁽¹⁹⁾. Ceci concorde, d'autre part, avec la date des premiers témoignages graphiques de la perte de -N-, -L-, lesquels remontent au IX^e siècle⁽²⁰⁾.

Il s'ensuit que, jusque vers cette période, le proto-système que l'on peut assigner au roman hispanique comprenait les trois distinctions -NN- :

(19) Cf. C.H. Grandgent, *An introduction to Vulgar Latin*, New York, 1934, p. 102.

(20) Cf. les exemples rapportés par J. Leite de Vasconcelos, *Lições de filologia*

-N-, -LL- : -L- et -RR- : -R-. Il correspondait donc tout au plus à la limite que nous avons impartie à la lénition, dans le tableau 1, pour la plupart des dialectes ibéro-romans (à l'exception du gallaïco-portugais).

4.2.2. On constate, dès lors, que les développements ultérieurs ont tendu soit à la *poursuite de la dynamique primaire*, à travers la généralisation de la lénition aux nasales et aux latérales en gallaïco-portugais (et aux seules nasales en gascon), soit à la *dissociation de l'élimination des géménées et de la lénition*, qui se voit bloquée par les palatalisations de l'ibéro-roman central et oriental.

La perte de la gémination reste le trait commun à la quasi totalité de l'ibéro-roman (à la seule exception de quelques zones haut aragonaises). Elle s'explique aisément toutefois pour des raisons fonctionnelles. Il est à noter, en effet, que le continuum (13) correspond aussi à l'échelle d'intégration du système consonantique: occlusives et fricatives, fortement structurées par diverses corrélations (sonorité, point d'articulation voire plosion), en constituent ainsi le noyau; à l'opposé, les vibrantes -RR- : -R- forment un sous-système isolé; enfin, entre ces deux pôles, nasales et latérales apparaissent comme moyennement intégrées (cf. les séries /m/ : /n/ : /ɲ/ et /l/ : /ʎ/).

Dans ces conditions, tout trait qui, telle la gémination, ne trouvait plus sa place, à la suite de son élimination primitive, dans le noyau du système, était nécessairement condamné, à plus ou moins brève échéance, à disparaître des zones de moins en moins bien intégrées que représentent les diverses sonantes, et ce, à travers le processus implicationnel défini plus haut.

C'est ce qui finira par se produire quasiment partout à partir du IX^e siècle. Mais si la dégémination peut ainsi s'expliquer, comment rendre compte de la divergence entre poursuite et blocage de la lénition, c'est-à-dire, respectivement, entre le gallaïco-portugais et le reste du roman hispanique?

5. La dérive secondaire de l'implosion et l'évolution des géménées.

5.1. A ce stade de l'analyse, la réponse à la question précédente s'impose d'elle-même: puisque l'un des aspects fondamentaux de la lénition

portuguesa, *Lisboa*, 1926, p. 291; N.P. Sacks, The Latinity of dated documents in the Portuguese territory, *Philadelphia*, 1941, pp. 38-43; J.P. Machado, As origens do português, *Lisboa*, 1945, pp. 120-121; L. Sletsjoe, Le développement de *l* et *n* en ancien portugais, *Oslo-Paris*, 1959, p. 193.

tion des occlusives du roman de l'ouest, la réduction des géminées, fut conditionné par l'affaiblissement de ces consonnes fortes en position faible, i.e. à l'implosive, l'extension de la même dérive aux sonantes nasales et latérales du gallaïco-portugais provient de l'extension parallèle d'un tel affaiblissement aux implosives -N(N)- puis -L(L)-; à l'inverse, si -NN- : -N- et -LL- : -L- échappent, en castillan et ailleurs, à la lénition, la raison en est que la tendance première à l'affaiblissement de l'implosion y a, en revanche, été bloquée.

5.1.1. Plusieurs indices tendraient à conforter cette hypothèse. Rappelons, en premier lieu, la remarque de Malmberg sur la moindre extension en gallo-roman qu'en ibéro-roman de l'affaiblissement général des implosives: si, d'après l'auteur, cette tendance est «caractéristique de la Romania occidentale depuis les débuts jusqu'à l'époque moderne»⁽²¹⁾, elle ne lui semble pas s'être partout imposée, dans un premier temps, avec la même intensité; en témoignerait, observe-t-il⁽²²⁾, la diphtongaison de lat. Ė, Ŏ en castillan, qui a lieu tant en syllabe ouverte qu'en syllabe fermée — d'où esp. (19) —, alors que le gallo-roman du nord ne la connaît point dans le second cas — d'où fr. (20):

- | | |
|---------------|----------------------|
| (19) a. siete | (20) a. sept < SĖPTE |
| b. hierro | b. fer < FĖRRU |
| c. grueso | c. gros < GRÖSSU |

Nous rapprocherons, pour notre part, les solutions (20) de l'isochronie syllabique bien connue du gallo-roman septentrional⁽²³⁾, qui est, en français, à la base des évolutions du type:

- (21) a. CATTA > *căta > chatte : née < *nāta < NATA
 b. FLAMMA > flăma > flamme : aime < *āma < AMAT
 c. PANNU > *pănu > pan : main < *mānu < MANU
 d. *BALLA > *băla > balle : aile < *āla < ALA
 e. CARRU > *cărru > char : cher < *cāru < CARU

Inconnu de l'ibéro-roman comme de l'occitan, un tel développement de la quantité vocalique suivant le caractère ouvert ou fermé de la syllabe témoignerait ainsi de la plus grande force des implosives dans le nord de

(21) Malmberg, «Gémination...», p. 345.

(22) Id., *ibid.*, p. 346.

(23) Cf., par exemple, W. v. Wartburg, *Évolution et structure de la langue française*, Berne, 1971, pp. 48-49; A. Haudricourt et A. Juilland, *Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*, The Hague-Paris, 1970, pp. 43-47.

la Gaule que dans le midi et en Espagne, où la tendance à l'ouverture syllabique fut sans doute plus accentuée voire plus précoce.

5.1.2. Or Malmberg attribue cette force relative des implosives gallo-romanes à la chute des voyelles finales (sauf -A), phénomène particulièrement important dans l'histoire du phonétisme français, et à l'enrichissement consécutif en information de la partie implosive des syllabes⁽²⁴⁾. Autrement dit, l'extension et la fréquence des syncopes vocaliques auraient provoqué, en gallo-roman septentrional, un blocage de la tendance première, romane occidentale, à l'affaiblissement de l'implosion, c'est-à-dire, un phénomène analogue à celui que nous postulons pour l'ibéro-roman central et oriental compte tenu des résultats de -NN-, -LL- que l'on y relève face aux solutions gallaïco-portugaises correspondantes.

Certes, dans le cas précis du gallo-roman, une telle explication nous paraît contradictoire: les dérives du type (21), à la base des résultats (20) signalés par Malmberg, présupposent justement la conservation des atones finales latines et sont donc nécessairement antérieures aux syncopes vocaliques qu'invoque l'auteur; la «cause» suivrait alors l'«effet», ce qui est manifestement insoutenable.

Il serait néanmoins intéressant de chercher à vérifier l'hypothèse de Malmberg concernant le conditionnement de la divergence intra-ibérique. Y aurait-il eu, à partir du IX^e siècle, des tendances à la syncope vocalique plus répandues dans l'est et le centre de la Péninsule que dans le domaine portugais et galicien? Si cela était le cas, une telle tendance aurait eu ainsi pour effet de consolider ce qui subsistait alors, dans ces régions, des implosives du latin vulgaire, contrariant de la sorte la dérive primaire, responsable de la réduction des occlusives géminées. À l'inverse, la moindre extension des syncopes vocaliques dans la zone gallaïco-portugaise y aurait permis la poursuite de la dynamique primitive et la simplification de -NN-, -LL-.

Il est à noter notamment qu'un tel schéma s'accorderait remarquablement bien avec la situation géolinguistique. La tendance secondaire aux syncopes vocaliques et à la consolidation de l'implosion proviendrait ainsi d'une zone «centrale» et, donc, volontiers innovatrice, de la Romania: Gaule et Espagne orientale. Seule cette région périphérique, marginale, qu'est la façade occidentale de la Péninsule témoignerait alors du conservatisme propre aux «aires latérales», en ne participant pas — ou moins

(24) Cf. Malmberg, *op. cit.*, pp. 346-347.

— aux nouvelles tendances et en restant fidèle à l'antique dérive, héritée du latin tardif, qui privilégie l'ouverture de la syllabe.

5.2. Or les données hispaniques tendent à confirmer pleinement notre hypothèse. Il apparaît, en effet, un parallélisme frappant entre la cause attribuée à la nouvelle dérive syllabique — l'extension des syncopes vocaliques — et l'effet supposé de tels changements sur les points qui nous intéressent.

La chute des voyelles atones dans la Péninsule ibérique suit, à haute époque, un continuum croissant d'ouest en est⁽²⁵⁾. Citons-en ici quelques-unes des étapes.

5.2.1. Le gallaïco-portugais ne connaît régulièrement, à la finale, que la chute de la voyelle la plus faible, -E, après sonante ou fricative: cf. arch. *pan*, *can*, *sol*, *mar*, *mês*, *paz*... Et encore n'admet-il pas alors de syllabes surlourdes du type CVVC ou CVCC: cf. FACI(T) > *faz*, mais FALCE > *fouce*; SALE > *sal*, mais CAULE > *couve*.

En position interne, la tendance est aussi à éviter tout groupe consonantique lourd: COMĪTE > *conde*, mais HOMĪNE > arch. *home(n)* et non **homne*; PULĪCA > *pulga*, mais JUDĪCA(T) > arch. *juyga* et non **judga*; ASĪNU > *asno*, mais PERSĪCU > *pêssego* et non **pesgo*.

Enfin, la voyelle la plus forte, A, ne tombe, en position atone interne, qu'à la post-tonique et après une sonante: cf. les top. *Malga* < MALĀCA mais *Águeda* < AGĀTA.

5.2.2. Le complexe dialectal voisin léonais témoigne déjà d'une plus grande extension des syncopes vocaliques. Outre la syllabe surlourde dans *fouz* < FALCE⁽²⁶⁾ face à ptg. *fouce*, rappelons notamment la chute de l'atone interne après occlusive, laquelle, devenue implosive, s'affaiblit en -l: CAPITĀLE > arch. *cabdal* > mod. *caldal*, DEBĪTA > *debda* > *delda*, SEPTIMĀNA > *setmana* > *selmana*, JUDICĀRE > *judgar* > *julgar*⁽²⁷⁾. Enfin, le vieux léonais connaissait les groupes -mn- issus de la perte de la post-tonique interne — cf. HOMĪNE, LUMĪNE > *omne*,

(25) Cf. D. Alonso, «Vocales finales», *Enciclopedia lingüística hispánica*, I, 2, Madrid, 1962, pp. 61-66; D. Catalán, «En torno a la estructura silábica del español de ayer y del español de mañana», *Sprache und Geschichte (Festschrift für Harri Meier zum 65. Geburtstag)*, München, 1971, pp. 78-79 et n. 4, 81, 83 et n. 35.

(26) Cf. Zamora Vicente, *op. cit.*, p. 119.

(27) Cf. id., *ibid.*, pp. 152-153.

lumne⁽²⁸⁾ > **omme*, **lumme*⁽²⁹⁾ > mod. *ome*, *lume* — alors qu'en gallica-portugais l'implosion de fortes telles que les labiales (cf. 4.1.1.) a été évitée tout comme celle de l'occlusive dans JUDICARE > *juygar*.

5.2.3. Plus à l'est, le vieux castillan⁽³⁰⁾ ne fait qu'accentuer les tendances esquissées par le léonais. A la surlourde qui est à la base de *hoz* < FALCE, il ajoute l'apocope de -E après *d*, -*nt*, -*nd*, *v* et [ç] notamment⁽³¹⁾: cf. *abbat*, *cidbat*, *bondat*, *font*, *nuef*, *noch* (*nox*, *nog*), etc., avec dévoisement des sonores⁽³²⁾, pour lat. ABBATE, CIVITATE, BONITATE, FONTE, NOVE, NOCTE. Il maintiendra, d'autre part, jusque vers 1500, nombre des groupes lourds qu'avait résolus son voisin occidental: cf. MOVITA > *muebda* (léon. *muela*), AVICE > *abce* (*alce*),

(28) Cf. id., *ibid.*, p. 154.

(29) Cf. L. Sletsjõe, «Nombre y lumbré — nome y lume: las desinencias latinas -men y -minem en español y portugués», *Zeitschrift für romanische Philologie*, 82, 1966, p. 286.

(30) Nous parlons bien ici du vieux castillan, car cette langue s'est ultérieurement engagée, à partir du XIV^e siècle, sur un chemin inverse en tendant à généraliser les syllabes ouvertes, alors que, depuis la fin du XI^e jusqu'à celle du XIII^e siècle, elle offre, en effet, une grande richesse et variété de types implatifs: cf. D. Catalán, *op. cit.*, pp. 78-84. Il est curieux de constater que ce tournant s'opère alors que la langue se voit de plus en plus orientée vers le midi. Or c'est cette tendance moderne — et souvent méridionale pour ses manifestations les plus marquées — qu'a décrite Malmberg (cf., par ex., «La structure syllabique de l'espagnol») et que le linguiste suédois rapproche *directement* de l'évolution primitive analogue du latin tardif, se privant ainsi, comme on le verra, d'un des plus sûrs moyens d'explication de la différente dynamique des sonantes en espagnol et en portugais. A signaler, d'autre part, le phénomène inverse en portugais: cette langue, qui, à la différence du castillan, n'avait donc pas connu, à haute époque, de solution de continuité dans sa dérive syllabique, se trouve avoir développé, comme on le sait, à partir du XVII^e siècle et dans son domaine européen, une tendance à la syncope de ses voyelles atones, d'où un fort taux de syllabes fermées dans la langue moderne. Il convient donc, ici comme ailleurs, de distinguer les données anciennes de celles immédiatement observables.

(31) Cf. les exemples rapportés par Menéndez Pidal, *op. cit.*, pp. 188-189, 489; R. Lapesa, «La apócope de la vocal en castellano antiguo. Intento de explicación histórica», *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, 2, Madrid, 1951, pp. 185-226; «De nuevo sobre la apócope vocálica en castellano medieval», *Nueva revista de filología hispánica*, 24, 1975, pp. 13-23; D. Alonso, *op. cit.*, *passim*; D. Catalán, *op. cit.*, pp. 80-81.

(32) Comme en vieux français. Menéndez Pidal (*op. cit.*, p. 489) et, partiellement, Lapesa ont d'ailleurs défendu la thèse selon laquelle l'apocope v. castillane de -E ne serait qu'une mode graphique due à l'influence française, ce qui est difficilement soutenable: cf. D. Catalán, *op. cit.*, p. 79 n. 4.

debda (mod. *deuda*), *cibdat* (*ciudad*), *cabdal* (*caudal*), *cobdo* (*codo*)⁽³³⁾, *juzgar*. Comparons aussi cast. *isla*, *darlo* (< I(N)SŪLA, DARE ILLU) et ptg. *ilha*, *dá-lo*.

Signes indirects de la forte implosion développée par le vieux castillan: l'épenthèse dans *hombre*, *lumbre*, etc., d'une part, conditionnée par la labiale dans **hom-ne*, **lum-ne*, formes identiques aux v. léonaises; la métathèse dans **GENĒRU* > **yenro* > *yerno* face à ptg. *genro* ([žēr°]) et ast. *xenru*, d'autre part, laquelle suppose la préservation de la valeur consonantique de **-n* et, donc, une forte implosive.

5.2.4. Encore plus à l'est, le vieil aragonais accentue les tendances v. castillanes. Non seulement il généralise la chute de -E final⁽³⁴⁾, y compris dans les pluriels -ES, mais encore «muestra una pérdida de -o final mucho más frecuente que el resto de España [Catalogne exclue]. (...) Tantos indicios, incluso en toponimia, que Menéndez Pidal piensa que era rasgo propio del dialecto esa pérdida»⁽³⁵⁾.

Enfin, le catalan (oriental notamment) généralise très tôt, comme on le sait, la chute des deux voyelles -E(S) et -O(S), et affaiblit -A(S) en [-ə], développant ainsi un sous-système consonantique implosif remarquablement riche dans le cadre ibéro-roman.

Quant aux parlers mozarabes, nous n'en savons toujours rien de certain au sujet d'une éventuelle apocope de -E et -O⁽³⁶⁾. Remarquons tou-

(33) Cf. Zamora Vicente, *op. cit.*, pp. 152, 355 et n. 7. En ce qui concerne -bd- conservé en judéo-espagnol balkanique, cf. K. Baruch, «El judeo-español de Bosnia», *Revista de filología española*, 17, 1930, pp. 130-131. La vocalisation de ces -b en espagnol moderne s'inscrit dans le processus récent d'ouverture syllabique (cf. note 30).

(34) Cf. Menéndez Pidal, *op. cit.*, pp. 189-190; Zamora Vicente, *op. cit.*, pp. 219, 248-250.

(35) Zamora Vicente, *ibid.*, p. 248 note; cf. Menéndez Pidal, *op. cit.*, pp. 173-176; D. Catalán, *op. cit.*, p. 81. En vérité, «(...) toda la parte oriental de la Península muestra vacilación respecto a la conservación o pérdida de la -o final (...)» (Menéndez Pidal, *op. cit.*, p. 176). Le haut aragonais moderne aura, pour sa part, perpétué cette tendance: cf. Catalán, *op. cit.*, p. 83 et n. 35; Zamora Vicente, *op. cit.*, p. 220.

(36) A. Galmés de Fuentes (*Dialectología mozárabe*, Madrid, 1983, pp. 71-74, 136-141, 168-170, 192-194, 223-225) voit dans les formes apocopées attestées dans les textes l'influence de la norme arabisante, non une tendance phonétique autochtone. Menéndez Pidal (*op. cit.*, pp. 176-179) et, à sa suite, Zamora Vicente (*op. cit.*, pp. 30-33) admettent, en revanche, la possibilité de la chute de -O, ce que tendraient par ailleurs à confirmer de nombreux toponymes s'étendant jusque dans le sud du Portugal: cf. *Alconchel*, *Monchique*, *Ouirique*, *Batoque*; v. Menéndez Pidal, *op. cit.*, pp. 180-185.

tefois que la terminaison *-es* pour *-AS*, fréquente dans la toponymie méridionale⁽³⁷⁾, semble supposer un affaiblissement de *-A*, voyelle la plus forte, et tendrait ainsi à impliquer, au moins dans certains dialectes, la réduction des autres voyelles, plus faibles.

5.3. La diminution d'est en ouest de la fréquence des implosives secondaires paraît donc bien établie. Or il est, dans ces conditions, frappant de constater que les implosives *-N* et *-L*, tant primaires que secondaires, s'affaiblissent à l'ouest, en gallaïco-portugais notamment, alors qu'elles se maintiennent voire se renforcent plus à l'est, en castillan par exemple.

5.3.1. L'affaiblissement de *-N* se traduit principalement par la nasalisation de la voyelle précédente; cp. (22) et (23):

- | | |
|-----------------------------------|-------------------------------|
| (22) a. ptg. c[ẽ ^m]po | (23) a. cast. c[am]po < CAMPU |
| b. ptg. c[ẽ ⁿ]to | b. cast. c[an]to < CANTO |
| c. ptg. m[ẽ ⁿ]ga | c. cast. m[an]ga < MANICA |

Mais la lénition de la sonante implosive peut, en outre, se manifester par sa vélarisation: c'est le cas de *-N* finale et de *-L*; la voyelle précédant cette dernière est alors elle aussi vélarisée; cp. (24-26) et (27-29):

- | | |
|--------------------|--|
| (24) a. gal. p[ãŋ] | (27) a. cast. p[an] ⁽³⁸⁾ < PANE |
| b. gal. d[ãŋ] | b. cast. d[an] < DANT |
| (25) ptg. f[ãt]ta | (28) cast. f[al]ta < *FALLITA |
| (26) ptg. s[ãt] | (29) cast. s[al] < SALE |

-N et *-L* implosives finales sont nécessairement secondaires. Le portugais, mais non le galicien, vocalisera par la suite la solution affaiblie de *-N*, d'où gall.-ptg. *pan* = [pãŋ] > v. ptg. *pam* = mod. *pão*⁽³⁹⁾. *-L* médiane

(37) Galmés, *op. cit.*, pp. 302-317, carte; cf., au Portugal, *Silves* < SILVAS, *Sagres* < SACRAS, *Peniche* < PENINSULA.

(38) Nous faisons ici abstraction des parlers espagnols — méridionaux et sud-américains — qui, comme l'ancien gallaïco-portugais, présentent aujourd'hui [-Vŋ] pour *-Vn*: cf. Zamora Vicente, *op. cit.*, pp. 323-324; D. Alonso, «Vocales andaluzas», *Nueva revista de filología hispánica*, 4, 1950, pp. 209-230; J.H. Matluck, «Fonemas finales en el consonantismo puertorriqueño», *ibid.*, 15, 1961, pp. 332-342. C'est là, ainsi qu'en léonais, un fait moderne: cf. *supra* note 30; en témoigne, précisément, son faible impact sur le système des nasales (cf. 6.3.2.).

(39) Cf. J. Brandão de Carvalho, «L'origine de la terminaison *-ão* du portugais: une approche phonétique nouvelle du problème», *Zeitschrift für romanische Philologie*, à paraître; «Nasalité et structure syllabique en portugais et en galicien», *Verba*, 15, 1988, pp. 237-263.

est soit secondaire, soit primaire dans les mots, appartenant aux registres plus soutenus, où la sonante, déjà vélaire en latin, avait échappé à la vocalisation induite par la tendance primitive à l'ouverture de la syllabe: cf. ptg., cast. *salto* vs. ptg. *souto* et cast. *soto*. Ceci oblige donc à postuler un processus secondaire de *dévélarisisation* de -L en castillan, qui vient s'ajouter à tous les autres indices de l'ancienne consolidation de l'implosion dans cette langue (cf. 5.2.3.); sans doute sous l'influence du castillan⁽⁴⁰⁾, le galicien dévélarisera lui aussi ultérieurement.

La vélarisation est aisément compréhensible si l'on songe à ce que, comme le notait Malmberg (cf. 3.1.1.), l'affaiblissement des implosives équivaut à la «réduction des possibilités distinctives» par rapport à celles des explosives; et que, d'autre part, selon Jakobson⁽⁴¹⁾, la vélaire [ŋ] est, parmi les nasales, non marquée face à [n], laquelle est elle-même non marquée vis-à-vis de [m]. L'affaiblissement de -N — et nous ferons ici la même hypothèse en ce qui concerne -L — se manifeste dès lors par la perte de son trait distinctif de lieu: déjà redondant (homorganique) devant consonne (cf. (22, 23)), celui-ci se réalise, à la finale, à travers sa variante la moins marquée lorsque l'implosion s'affaiblit⁽⁴²⁾.

C'est à la lumière de cette divergence fondamentale dans le traitement de -N et -L implosives qu'il faut, selon nous, envisager le destin de -NN-, -LL-, ainsi d'ailleurs que celui, étroitement apparenté, des groupes -MB-, -ND-, etc. Loin de constituer des changements phonétiques fortuits et indépendants, comme on les a, en définitive, considérées jusqu'à présent, l'évolution des géminées et celle des groupes homorganiques en ibéro-roman, à partir des VIII^e-IX^e siècles, surgissent, en effet, comme

(40) Cf. Azevedo Maia, *História do galego-português*, Lisboa, 1986, p. 497.

(41) R. Jakobson, L. Waugh, *La charpente phonique du langage*, Paris, 1980, pp. 163-166.

(42) Il résulte, en particulier, de cette définition de l'affaiblissement des sonantes implosives que l'apocope de -N en catalan, langue la plus orientale, n'est nullement en contradiction avec notre théorie: ce qui compte c'est qu'il n'y ait pas eu de nasalisation de la voyelle précédente, trait qui rapproche le catalan du castillan et l'éloigne du gallaïco-portugais; dès lors, ce n'est pas une *[-ŋ] vélaire mais bien, comme en castillan, une nasale plus marquée *[-n] (susceptible de subir une liaison (cf. 5.3.2.), donc une implosive «flottante») qu'il faudrait postuler, en v. catalan, à la veille de l'apocope. -L > cat. [-t] (= gall.-ptg.) pose davantage de problèmes; rappelons toutefois qu'à la différence de toutes les autres langues péninsulaires, le catalan n'a pas vocalisé -L primaire, vélarisé dès le latin — signe, déjà, d'une plus forte tendance aux syllabes fermées (cf. cat. *salt*; cast. *soto*, ptg. *souto*); cat. [-t] ne serait alors que le résultat de la généralisation d'un phonème préexistant.

deux conséquences remarquables de la nouvelle divergence apparue, entre l'ouest et l'est péninsulaires, dans le traitement de -N, -L, et, plus généralement, dans la structure syllabique.

5.3.2. Les groupes homorganiques sont tous régulièrement conservés en gallaïco-portugais; cf. (30):

- (30) a. LŮMBU > lombo b. MANDARE > mandar
 PALŮMBA > poomba QUANDO > quando
 AMBOS > ambos

Mais déjà le castillan assimile -MB-, c'est-à-dire, celui des deux groupes qui contient la sonante implosive la plus forte: la *labiale* [m] (cf. 4.1.1.); d'où:

- (31) LŮMBU > *lommo > lomo
 PALŮMBA > *palomma > paloma
 AMBOS > *ammos > arch. amos

Enfin, l'aragonais, le gascon et le catalan — qui connaissent au plus haut degré les implosives secondaires — étendent l'assimilation aux groupes apicaux, plus stables, d'où, en plus de (31), (32) voire (33):

- (32) DEMANDARE > *demannar > ar. demanar
 QUANDO > *quanno > ar. quano
- (33) AMPŮLLA > ar. embolla
 PONTE > ar. puende
 BLANCU > ar. blango⁽⁴³⁾

Martinet et, à sa suite, Jungemann puis Weinrich avaient déjà attribué des changements tels que (31, 32) au maintien d'une forte implosion⁽⁴⁴⁾. Malmberg ne croit pas toutefois à un ancien stade géminé en

(43) Cf. Zamora Vicente, *op. cit.*, pp. 234-239; Menéndez Pidal, *op. cit.*, pp. 286-306; A. Kuhn, «Der hocharagonesische Dialekt», *Revue de linguistique romane*, 11, 1935, pp. 67 sqq.; W.D. Elcock, *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais*, Paris, 1938, partie II; C. Blaylock, «Assimilation of stops to preceding resonants in Ibero-Romance», *Romance philology*, 19, 1965-66, pp. 418-434.

(44) Martinet (c.r. des *Orígenes del español* de Menéndez Pidal, *Word*, 8, 1952, pp. 182-186), F. Jungemann (*La teoría del sustrato y los dialectos hispano-romances y gascones*, Madrid, 1955, pp. 264-265) et H. Weinrich (*Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*, Münster, 1958, pp. 243 sqq.) opposent les changements -VNCV- > -VNV- et -VNCV- > -VCV- par l'affaiblissement de l'élément explosif dans le premier et de l'élément implosif dans le second, la nasalisation étant incompatible avec l'assimilation de -NC-. Remarquons toutefois que le relâchement de l'explosion après (C)VC paraît bien moins plausible que le renforcement de l'implosion.

ibéro-roman⁽⁴⁵⁾. Celui-ci est pourtant toujours attesté à Bielsa, dans les Pyrénées aragonaises⁽⁴⁶⁾, qui, comme on l'avait vu (cf. 4.1.2.), conserve aussi les géminées primaires.

A noter, d'autre part, que *-(m)m-* et *-(n)n-* pour *-MB-* et *-ND-* ne sont attestées, en Aragon, qu'à partir du X^e siècle⁽⁴⁷⁾, ce qui exclut toute influence originelle osque, à l'encontre de la thèse bien connue de Menéndez Pidal, mais concorde parfaitement avec le caractère nécessairement plus récent de la tendance secondaire à la consolidation de l'implosion que nous postulons ici (cf. 4.2.1.).

5.3.3. Enfin, le destin des géminées *-NN-* et *-LL-* d'origine latine illustre lui aussi remarquablement la vitalité variable de cette tendance.

A l'ouest, là où celle-ci ne s'est guère imposée et où *-N* et *-L* implosives en général s'affaiblissent, *-NN-*, *-LL-* se simplifient en gallaïco-portugais.

Ailleurs, là où la tendance aux syllabes ouvertes héritée du latin tardif s'est trouvée contrariée par la fréquence des syncopes vocaliques au point de consolider *-N* et *-L* implosives, la gémination, plus stable mais néanmoins récessive pour des raisons fonctionnelles (cf. 4.2.2.), a connu une solution « forte » : la palatalisation en *[-ɲ-]*, *[-λ-]*, sans doute issue d'un stade rétroflexe **[-(ɲ)ɲ-]*, **[-(l)l-]* analogue à celui qu'il faut poser pour le sarde et nombre de dialectes italiens du sud et — faut-il le rappeler — encore attesté de nos jours dans les vallées asturiennes voire aragonaises et impliqué par ar. *-t-*, *-č-*⁽⁴⁸⁾, gasc. *-r-*, *-t*⁽⁴⁹⁾ pour *-LL-*.

(45) Malmberg, « Linguistique ibérique et ibéro-romane... », pp. 397-398 et n. 30. Il est vrai qu'une étape géminée irait à l'encontre de la tendance constante et ininterrompue *CVC > CV* que l'auteur attribue au castillan (cf. note 30). Malmberg se voit dès lors obligé de recourir à l'hypothèse — peu motivée du point de vue structural (cf. note 44) — d'un changement de coupe syllabique par affaiblissement de l'explosive, i.e., *VM-BV > *V^m-M^bV > V-MV* (« La structure syllabique de l'espagnol », p. 401), mécanisme analogue à celui qu'il postule pour l'évolution des géminées en castillan, i.e., *VN-NV > *V-NNV > V-ɲV* (*ibid.*, p. 398).

(46) Cf. Badía, *op. cit.*, ; D. Catalán, *op. cit.*, p. 83 n. 35.

(47) Cf. Zamora Vicente, *op. cit.*, pp. 236-237 ; Jungemann, *op. cit.*, pp. 249-250.

(48) Ainsi, alors que le léonais commun offre, à l'instar du castillan, *-NN-*, *-LL-* (et *N-*, *L-*) *> ɲ, λ*, les parlers asturiens ont *-NN-* (*N-*) *> *ɲ > n* (= *n < -N-*) et *-LL-* (*L-*) *> *l > tʃ* : cf. D. Catalán, « Resultados ápico-palatales... ». Quant à l'aragonais, qui atteste lui aussi, sporadiquement, *-tʃ-* *< -LL-* (géminée conservée à Bielsa), il présente, du nord au sud, les solutions *-č-*, *-t'-* et *-t-* pour *-LL-* : cf. Zamora Vicente, *op. cit.*, pp. 231-234 ; Kuhn, *op. cit.*, ;

6. La dérive secondaire de l'implosion et l'évolution des simples.

6.1. Mais qu'en est-il de la chute des simples en gallaïco-portugais et de leur maintien plus à l'est? Certes, dans l'optique de la phonématique diachronique classique, le conditionnement de l'évolution des géminées, tel qu'il vient d'être esquissé, suffirait à rendre compte de l'évolution des simples à travers le principe de la conservation des oppositions utiles énoncé par Martinet. Il y aurait eu ainsi, à l'ouest, une « chaîne de propulsion » du type (34):

$$(34) \text{ -(N)N- -(L)L- } > \text{ -N- -L- } > \emptyset$$

tandis qu'ailleurs la palatalisation des géminées aurait rendu « inutile » tout changement des simples.

Toutefois, rien ne nous dit, d'une part, que l'opposition de géminée à simple — réduite, au IX^e siècle, aux seules sonantes — ait été particulièrement utile: cf., à l'inverse, les confusions provoquées par la palatalisation espagnole, telles que cast. *sueño* = « sommeil » ou « rêve » selon qu'il procède de SOMNU ou de SOMNIU, respectivement. Rien ne nous interdit, d'autre part, de voir plutôt, en gallaïco-portugais, une « chaîne de traction », c'est-à-dire, au lieu de (34),

$$(35) \text{ -N- -L- } > \emptyset \text{ d'où -NN- -LL- } > \text{ -N- -L- }$$

par « remplissage des cases vides ».

Rohlf, « Zur Entwicklung... »; Elcock, « La evolución de -ll- en el dialecto aragonés », *Archivo de filología aragonesa*, 12-13, 1961-62, pp. 289-297. Voir aussi, plus généralement, Blaylock, « Latin L-, -LL- in the Hispanic dialects: retroflexion and lenition », *Romance philology*, 21, 1967-68, pp. 392-409. En ce qui concerne l'existence d'un rapport étroit entre géminées, rétroflexes et palatales, cf. les exemples indo-aryens rapportés par M. Grammont (*Traité de phonétique*, Paris, 1963, p. 192) ainsi que l'évolution -LL- > -ll- > -λλ- ou -dd- > -ġġ- dans des dialectes italiens du sud (cf. H. Lausberg, *Romanische Sprachwissenschaft*, Berlin, 1963, § 497).

- (49) Cf. note 17. Un problème nous est incontestablement posé par le gascon, qui, par le nombre de ses syncopes vocaliques, -MB-, -ND- > *-MM-, *-NN- > -M-, -N- et land. [-n] (cf. B.L. Rochet, *The formation and evolution of the French nasal vowels*, Tübingen, 1976, pp. 27-29), confirmerait la tendance orientale au renforcement de l'implosion, mais qui, à l'instar du gallaïco-portugais, offre -NN- > -N-, -N- > \emptyset et -VN > béarn. [-Vŋ], ce qui tendrait plutôt à montrer son affaiblissement. Cela rejoint, d'ailleurs, l'objection formulée à l'égard de la thèse de Weinrich (cf. note 44) par K. Baldinger, *La formación de los dominios lingüísticos en la Península ibérica*, Madrid, 1972, p. 123 n. 133. Voir, sur ce point, Brandão de Carvalho, *Le portugais dans la dynamique ibéro-romane*, Thèse de doctorat, Univ. de Paris III, 1987, p. 106 n. 251.

Enfin, il est un aspect de la question que cachent ces explications par trop téléologiques ou mécaniquement causalistes: d'un point de vue phonétique, la réduction des géminées et la chute des simples ont, en gallaïco-portugais, quelque chose en commun, la lénition; tout comme, en espagnol, la palatalisation des premières et la conservation des secondes manifestent, l'une et l'autre, l'absence de ce fait.

Ceci est important et nous oblige à formuler deux critiques à l'égard des hypothèses (34) et (35). D'un point de vue historique d'abord, il est dès lors préférable de considérer l'évolution des simples et celle des géminées comme parallèles et largement simultanées. Dans ces conditions, d'un point de vue fonctionnel, l'une ne peut plus s'expliquer uniquement par l'autre, selon un schéma causal unilinéaire et, partant, tautologique; toutes deux ne seraient que des manifestations, en constant rapport d'interaction, d'une seule et même dérive plus générale qui les englobe.

Or, puisque nous avons expliqué, d'une part, l'évolution des géminées à travers les différents développements secondaires de l'implosion, donc de -N et -L, en ibéro-roman, et souligné, d'autre part, la parenté phonétique des solutions de -NN-, -LL- et de -N-, -L-, nous attribuerons, par hypothèse, à ce même facteur général le conditionnement des unes et des autres. Le problème revient donc maintenant à expliquer comment l'affaiblissement de l'implosion a pu *directement* affecter, en gallaïco-portugais, des *explosives* telles que les simples -N-, -L- intervocaliques, et, parallèlement, comment le renforcement de la première paraît indissociable du maintien des secondes dans les autres parlers hispaniques.

6.2. Nous avons vu (cf. 5.3.1.) que le castillan conservait intactes les implosives finales secondaires -N et -L, alors que le gallaïco-portugais les vélarisait. Or ceci a une incidence capitale sur le comportement phonotactique de ces sonantes. En effet, alors qu'en castillan le maintien, à la finale, de [-n] et [-l] apicales va de pair avec leur enchaînement devant voyelle — cf. (36, 37):

- (36) a. cast. pan y mantequilla = [pa-ni-]
- b. cast. dan a todos = [da-na-]

- (37) cast. sal amarga = [sa-la-]

la vélarisation de l'implosive dans le mot interdit, en gallaïco-portugais, toute resyllabation — cf. (38, 39):

(38) a. gal. pan e manteiga = [pãŋ-i-]

b. gal. dan a todos = [dãŋ-a-]⁽⁵⁰⁾

(39) ptg. sal amargo = [sãt-(l)ẽ]⁽⁵¹⁾

En somme, les implosives fortes, enchaînables, que suppose la chute de -E et de -T, se trouvent avoir été éliminées, en gallaïco-portugais, au profit d'implosives faibles non enchaînables, mais maintenues telles quelles en castillan. Or ceci n'a pu manquer, à notre sens, d'avoir des répercussions sur les simples intervocaliques -N- et -L-.

Phonétiquement identiques, à l'origine, à -N, -L finales suivies de voyelle, les simples -N- et -L- ont ainsi été partout *identifiées* aux implosives. Dès lors, là où, comme en castillan, -N et -L ont échappé à tout affaiblissement et demeurent soumises à l'enchaînement, -N- et -L- ont pu se maintenir; à l'inverse, mais selon le même processus, là où, comme en gallaïco-portugais, les rimes -VN et -VL se sont affaiblies en [-Vŋ] et [-Vɫ], empêchant tout enchaînement, -N- et -L- intervocaliques, menacées par la confusion avec -(N)N- et -(L)L- (cf. 5.3.3.), ont perdu leur qualité explosive et sont passées, comme à la liaison, à *[-ŋ] et *[-ɫ], d'où (40, 41), à l'instar de (38, 39)⁽⁵²⁾:

(50) Comme les parlers espagnols qui, connaissant -VN > [-Vŋ] (cf. note 38), s'en servent comme signe démarcatif: cf. R.P. Stockwell, J.D. Bowen, I. Silva-Fuenzalida, «Spanish juncture and intonation», *Language*, 32, 1956, pp. 644-645; A. Quilis, «La juntura en español: un problema de fonología», *Presente y futuro de la lengua española*, 2, Madrid, 1964, pp. 165-167; Malmberg, «Fenómenos de juntura en castellano», *Phonétique générale et romane*, Paris-La Haye, 1971, p. 476.

(51) Cf. A.R. Gonçalves Viana, *Essai de phonétique et de phonologie de la langue portugaise*, Paris, 1883, p. 21; J. Cornu, «Die portugiesische Sprache», *Grundriss der romanischen Philologie*, Strassburg, 1888, p. 36.

(52) Nous ne faisons ici, en fait, que fournir une assise structurale à l'explication, classique, de la «chute» de -N-, -L- par un changement de coupe syllabique ayant entraîné la vélarisation de la sonante: cf., pour -L-, J. Leite de Vasconcelos, *Lições de filologia portuguesa*, Lisboa, 1911, p. 295; et, pour -N-, G.B. Pellegrini, «Appunti sugli effetti della nasalizzazione in portoghese e altrove», *Annali* (Sezione romanza), 3, 1961, p. 118; P. Bec, *Les interférences linguistiques entre gascon et languedocien*, Paris, 1968, p. 40; cf. aussi V. García de Diego, *Elementos de gramática histórica gallega*, Burgos, 1909, p. 40; C. Michaëlis de Vasconcelos, «Inéditos de D. Carolina Michaëlis», *Revista lusitana*, 28, 1930, pp. 25-26; J.J. Nunes, *Compêndio de gramática histórica portuguesa*, Lisboa, 1960, p. 112; G. Straka, «Contribution à la description et à l'histoire des consonnes L», *Les sons et les mots*, Paris, 1979, pp. 394, 410 et n. 123.

- (40) a. LANA > gall.-ptg. *[lãŋ-a] = *lãa*
 b. MANU > gall.-ptg. *[mãŋ-o] = *mão*
- (41) a. PALA > gall.-ptg. *[mɐt-a] > [ma:] = *maa*
 b. PALU > gall.-ptg. *[pɐt-o] > [pao] = *pao*

A l'encontre des grammaires historiques traditionnelles, qui parlent, purement et simplement, de la « chute » de -N- et -L- intervocaliques, ce sont là, croyons-nous, les formes primitives des fameux « hiatus » (dissyllabiques) du gallaïco-portugais littéraire, qui ne seront réduits qu'aux XIV^e-XV^e siècles⁽⁵³⁾. En ce qui concerne plus particulièrement -N-, il y eut donc non pas syncope mais *implosion* de la nasalité : en témoignent des formes encore vivantes aujourd'hui telles que gallégo-asturien *engalar* < IN+ALARE, *caçal* < CANALE, *paheiro* < PANARIU⁽⁵⁴⁾, ou, dans le Trás-os-Montes, *lãga* < LANA, *irmãga* < GERMANA, *maçãga* < MATTIANA, *maçãgaira* < *MATTIANARIA, etc.⁽⁵⁵⁾. A noter, en outre, les parallèles romans offerts par piém. et rhét. [-ŋ-] pour -N- intervocalique⁽⁵⁶⁾.

6.3. On perçoit à présent pleinement la logique du système explicatif proposé.

6.3.1. On voit, en particulier, se dessiner un parallèle entre l'évolution des nasales et des latérales, consonnes « faibles » (cf. 4.1.1.), d'une part, et celle des occlusives, consonnes « fortes », d'autre part : de même qu'en ce qui concerne celles-ci, le roman occidental avait identifié les géminées et les simples intervocaliques respectivement avec les fortes et les faibles *initiales* (cf. 3.2.1.), de même, selon nous, les dialectes hispaniques identifient les sonantes simples intervocaliques avec les (faibles) *finales* ; la force ou la faiblesse inhérentes aux deux types consonantiques (occlusives ou sonantes) correspondent ainsi à la force ou à la faiblesse propres aux contextes extrêmes (initiale absolue ou finale de syllabe), la

(53) Cf. P. Teyssier, *Histoire de la langue portugaise*, Paris, 1980, pp. 50-56.

(54) Cf. D. Alonso, « Gallego-asturiano *engalar* 'volar' : casos y resultados de velarización de -n- en el dominio gallego », *Homenaje a Fritz Krüger*, 2, Mendoza, 1954, pp. 209-215.

(55) Cf. Leite de Vasconcelos, *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, Paris, 1901, p. 96 ; M.J. de Moura Santos, *Os fálares fronteiriços de Trás-os-Montes*, Coimbra, 1967, p. 210 ; Azevedo Maia, « Geografia dialectal e história do português : resultados da terminação latina -ANA », *Biblos*, 57, 1981, p. 81.

(56) Cf. Rohlfs, *Historische Grammatik der italienischen Sprache*, 1, Berne, 1949, § 223 ; W. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, 1, 1890, §§ 397, 452 ; « Die Entwicklung von zwischensilbischem n », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 41, 1921, pp. 555-565.

position intervocalique, de force moyenne, demeurant, dans tous les cas, le pivot, pour ainsi dire, du système.

Ce double processus d'identification est, du reste, patent dans le comportement des vibrantes, où, si l'on a bien, comme le voulait Martinet, l'association des fortes R- = -RR- (cf. 3.2.2.), on n'en a pas moins aussi le pendant faible -R = -R- en vertu de l'enchaînement de la première dans, par exemple, *mar alto*, *dar a todos*, etc.

D'ailleurs — on le voit aussi à présent — seul le second type d'association paraît général parmi les sonantes, puisque, si -NN- et -LL- se palatalisent en espagnol, N- et L- restent inchangées, contrairement à ce qu'exigeait la thèse de Martinet (cf. 2.2.2.). Le sort des géménées dépend, en effet, non point tant des initiales que de la force de l'implosion, laquelle se trouve donc en position de conditionner et l'évolution des sonantes doubles et celle des simples, ainsi que le schématise le tableau 2 ci-dessous :

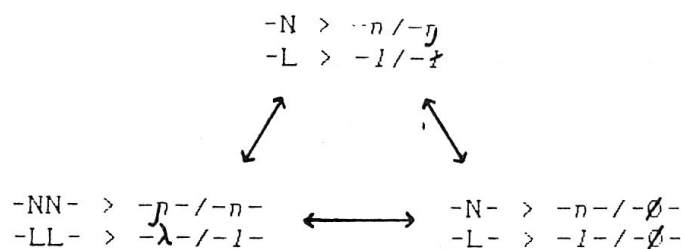


TABLEAU 2

Dynamique des sonantes ibéro-romanes

6.3.2. L'existence d'un tel rapport tripolaire — implosion/géménées/simples — constitue, d'autre part, la condition indispensable au développement de la dynamique des sonantes qu'aura connue l'ensemble ibéro-roman vers le IX^e siècle. C'est ainsi que l'on ne saurait invoquer, à l'encontre de notre théorie, le cas des parlers espagnols périphériques qui, du Léon à l'Andalousie et des Canaries à l'Amérique du sud, présentent aujourd'hui [- $\tilde{V}\eta$] pour - Vn finale sans que -N- intervocalique s'y soit pour autant changée en [- η -]. L'affaiblissement de -N y est de toute évidence un fait récent, ayant eu lieu à un moment où l'opposition de sim-

ple à gémignée s'était déjà transphonologisée; il n'y avait plus dès lors d'assise structurale à la lénition de la sonante intervocalique. Ce qui, sur un plan général, revient à soutenir et à expliquer la constante suivante: si, dans une langue, -N peut s'affaiblir sans que -N- le fasse aussi, la réciproque est impossible; la lénition des sonantes intervocaliques suppose le relâchement de l'implosion, mais celui-ci exige, pour que celle-là ait lieu, l'existence d'oppositions de simple à gémignée.

7. Conclusions.

Comme en toute étude diachronique, les conclusions à tirer du présent travail concernent à la fois le type d'interprétation développé et la signification historique que prend, dans un tel cadre explicatif, l'évolution des sonantes en gallaïco-portugais.

7.1. S'agissant du premier point, nous avons essentiellement voulu éviter tout *réductionnisme* dans l'explication structurale des faits. Et ce, à deux niveaux: celui des différentes solutions dialectales du même système originel et celui des diverses composantes de la même dérive phonétique au sein de chaque dialecte.

7.1.1. Nous avons essayé de montrer, dans le premier cas, que la quête d'un invariant explicatif unique au-delà de la diversité des phénomènes ne saurait interdire et implique, au contraire, l'éclaircissement des divergences en tant que telles. Si deux dialectes apportent des solutions différentes à un même problème phonologique, la définition de celui-ci n'exclut nullement mais demande à être complétée par l'explication de celles-là.

En l'occurrence, si le dilemme posé au maintien de l'opposition fortes/faibles par la simplification des gémignées paraît bien être, comme le voulait Martinet, la constante sous-jacente commune aux diverses solutions ibéro-romanes, il ne suffit pas néanmoins à expliquer cette diversité elle-même, ce qui rend nécessaire le recours à un facteur supplémentaire qui soit, lui, une variable: le développement secondaire de l'implosion. En somme, en linguistique diachronique comme dans toute science historique, les facteurs ne s'excluent pas nécessairement; c'est, au contraire, le degré de *surdétermination* des systèmes explicatifs qui constitue (en l'absence, bien évidemment, de contradiction interne) l'un de leurs meilleurs critères d'évaluation.

7.1.2. Il en va de même du rapport entre des changements étroitement liés au sein d'un même système. En l'absence de tout indice de chronologie relative, la transphonologisation d'une opposition ne saurait

être arbitrairement imputée au seul changement de l'un de ses termes, lequel impliquerait alors la modification de l'autre. L'indécidabilité inéluctable de telles explications les rend nécessairement tautologiques et amène dès lors à chercher un facteur indépendant de la distinction elle-même, qui s'ajoute, une fois de plus, au principe fondamental de la conservation de l'opposition.

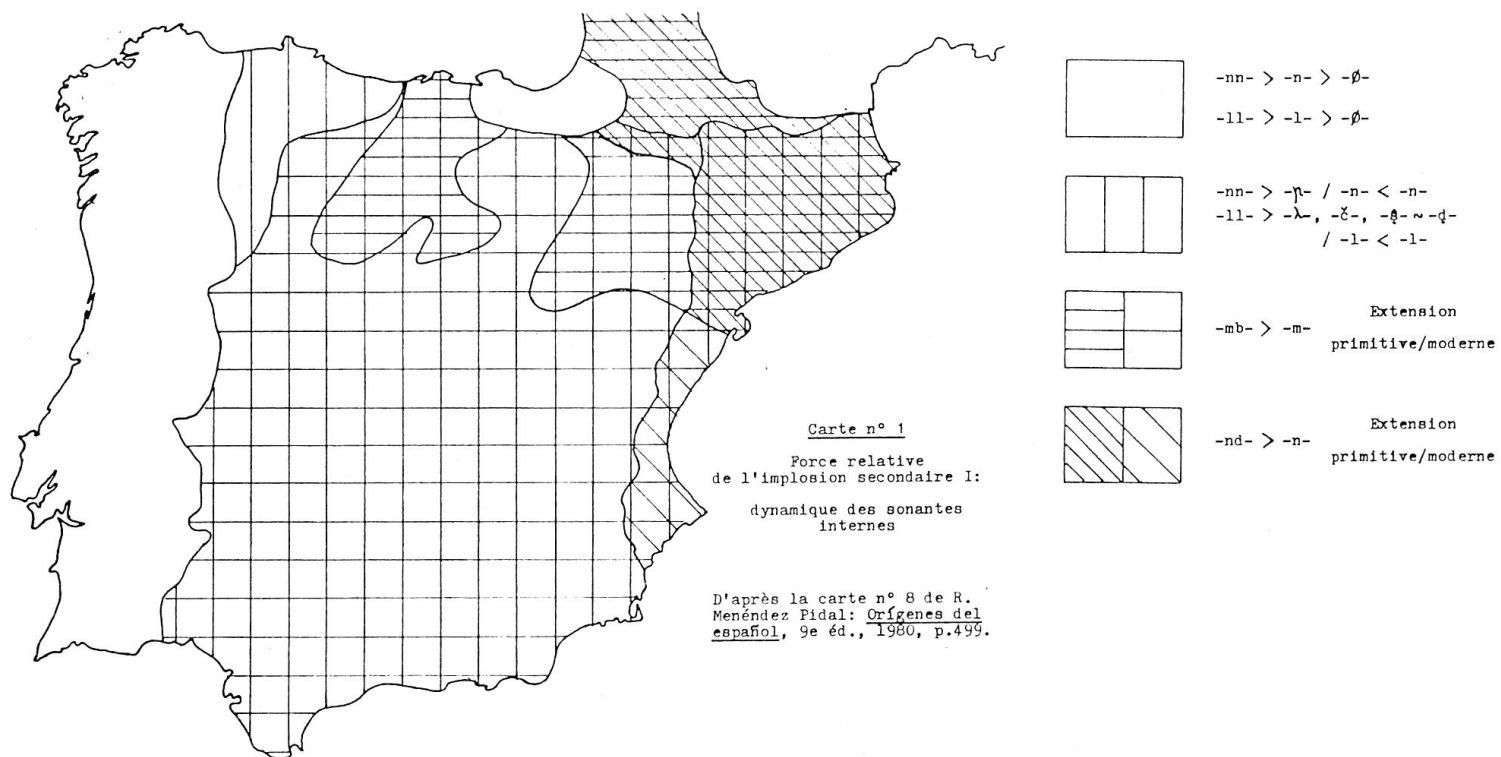
En l'occurrence, si les changements $-NN- > [-n-]$ et $-N- > [-\eta-]$ sont, en gallaïco-portugais, partiellement conditionnés l'un par l'autre, tous deux dépendent, en outre, de l'affaiblissement de $-N$ implosive, sans lequel ni l'un ni l'autre ne se seraient produits. Chacun est, dans ces conditions, le résultat d'un faisceau de conditionnements; chacun est, là encore, *surdéterminé*.

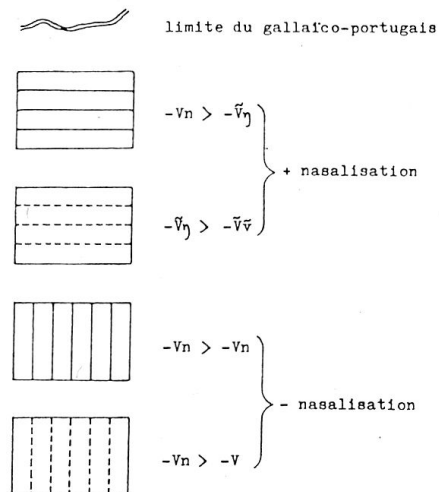
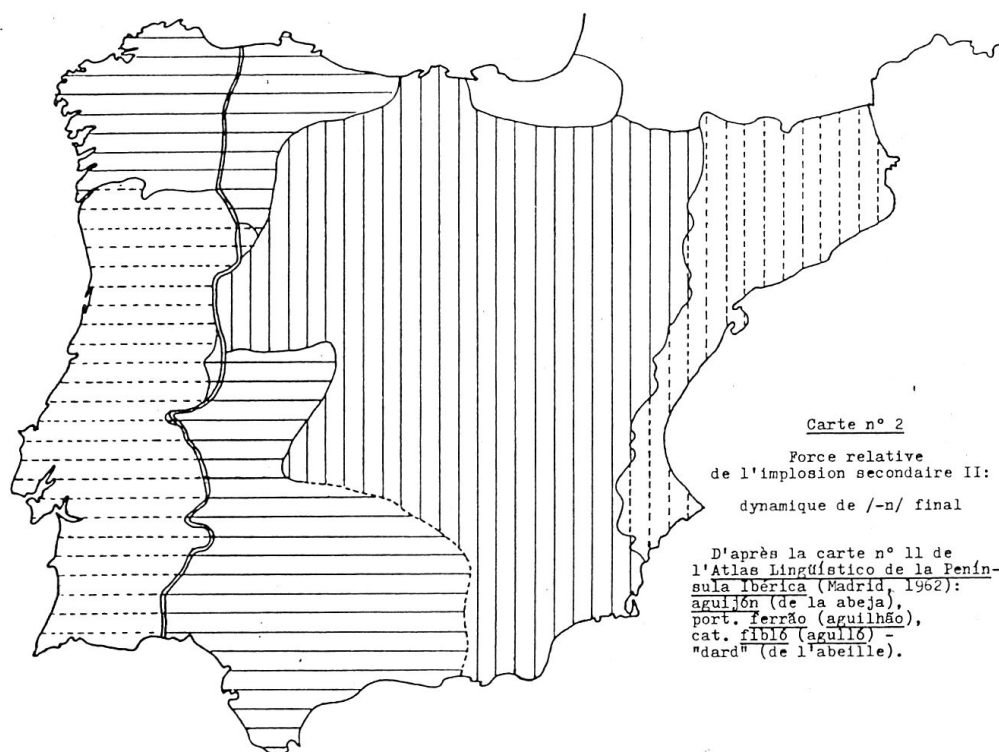
7.2. Enfin, puisque l'implosion de $-N-$ et $-L-$ intervocaliques découle, en dernière instance, du relâchement gallaïco-portugais de $-N$ et $-L$ implosives, et que celui-ci traduit à son tour la poursuite de la tendance originelle à l'ouverture de la syllabe, héritée du latin tardif et contrariée ailleurs par la fréquence des syncopes vocaliques, il en résulte que ce qui apparaissait à prime abord comme le seul changement phonétique véritablement original de l'ouest péninsulaire n'exprime, en fait, nulle dérive innovatrice, mais provient, paradoxalement, du conservatisme notoire de la région.

L'aire latérale qu'est la zone nord-ouest de la Péninsule ibérique n'aura fait ainsi que sauvegarder et généraliser une tendance commune, à l'origine, à toute la Romania occidentale. Si certains des changements qui s'ensuivirent, tels que la « chute » de $-N-$ et $-L-$, peuvent paraître remarquables et exceptionnels, la raison en est, en quelque sorte, d'ordre « négatif » : elle tient à ce que toutes les autres régions, moins marginales, auront été affectées, à des degrés divers et d'autant plus fortement que l'on va vers l'est de l'Espagne et le midi de la Gaule, par une dérive contraire, et se sont dès lors révélées moins conservatrices que le gallaïco-portugais s'agissant de l'évolution de la structure syllabique, dont la dynamique des sonantes en ibéro-roman s'avère être ainsi l'indice privilégié.

Ce n'est pas, croyons-nous, un des moindres mérites de notre modèle explicatif que de contribuer à éliminer ce qui apparaît, malgré toutes les justifications dialectales possibles, comme une aberration dans l'évolution phonétique du portugais et du galicien : l'existence d'un changement prétendument révolutionnaire dans l'une des zones les plus archaïsantes de la Romania.

Université de Paris V. Joaquim BRANDÃO DE CARVALHO





Note: La limite de $-Vn > -\tilde{v}\eta$ en Estrémadoure-Andalousie se poursuit probablement plus à l'est (cf. la partie en pointillés), comme le laisse penser la distribution de l'affaiblissement de $-s$, $-ð$ et $-l$ en espagnol - voir D. Catalán 1971, cartes pp. 89 et 102. Mais la carte de l'ALPI, seule source à notre disposition, ne permet pas d'en dire plus, les formes attendues à $-ón$ final étant remplacées ici par d'autres items lexicaux (rejo, guizca).